Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 100 (2006)

Artikel: Mobilisations mémorielles dans les combats des catholiques français durant l'entre-deux-guerres

Autor: Bonafoux, Corinne

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-130389

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mobilisations mémorielles dans les combats des catholiques français durant l'entre-deux-guerres

Corinne Bonafoux

La mémoire a ses moments privilégiés, ses rituels que l'on nomme commémorations. Elle est devenue objet d'histoire pour l'historien et semble désormais être un élément essentiel d'une histoire des représentations. Si l'historien peut travailler sur la mémoire, c'est que l'on pose comme postulat avec Maurice Halbwachs l'existence d'une mémoire collective[1]. Selon Halbwachs, c'est la mémoire individuelle qui est dérivée de la mémoire collective et non l'inverse, «on ne se souvient jamais seul».

Le premier XXe siècle appartient encore à une phase de mémoire vivante et d'une histoire-mémoire. Pierre Nora a souligné naguère que la dernière phase de l'histoire-mémoire s'était incarnée dans l'histoire-nation dans un temps fort qui a été celui de la IIIe République[2]. L'histoire des combats catholiques dont je vais prendre l'exemple maintenant s'inscrit dans cette phase de mémoire vivante, de mémoire-histoire mais dans une version relativement divergente de celle de l'histoire-nation du modèle républicain sans pour autant verser dans une mémoire-histoire contre-révolutionnaire comme dans le cas de l'Action française.

La mobilisation des catholiques français durant l'entre-deux-guerres, notamment en 1924 dans leur opposition aux projets anticléricaux du Cartel des gauches, fournit un exemple de superposition des mémoires. L'épisode du Bloc national marque un apaisement envers les catholiques en rétablissant l'ambassade près le Saint-Siège, en ne rompant pas les dispositions du concordat toujours en vigueur dans les trois départements recouvrés et en laissant *de facto* sur le sol hexagonal les religieux et les religieuses rentrés au début de la Grande Guerre. La victoire électorale du Cartel des gauches, formé de l'alliance de la S.F.I.O. et des radicaux, marque une rupture. Il entend supprimer l'ambassade, appliquer les

[1] Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, Paris, 1950.
[2] Pierre Nora, «Entre mémoire et histoire», *Lieux de mémoire, La République* T. I, Paris 1984.

SZRKG, 100 (2006), 279–286

lois laïques en Alsace-Lorraine et revenir à une situation stricte concernant les congrégations, ce qui signifie l'expulsion des religieux et des religieuses rentrés après la circulaire Malvy[3] en 1914.

La mobilisation des jeunes catholiques au sein de l'Association catholique de la jeunesse française (ACJF), des religieux et des prêtres au sein de la Ligue de défense des droits des religieux anciens combattants (DRAC et PAC) puis la Fédération de toutes les protestations au sein de la Fédération nationale catholique (FNC) surprend le gouvernement et le fait reculer[4]. Les catholiques situent leur combat dans une chaîne chronologique où la mémoire joue un rôle majeur, mémoire des humiliations subies après la loi de 1901 et l'exil des congrégations, de l'interdiction d'enseigner pour les religieux en 1904 puis les souvenirs plus ou moins vifs des inventaires. Cette mémoire est percutée par une mémoire toute récente qui est celle des combats de la Grande Guerre, de l'esprit d'Union sacrée. C'est de la rencontre de ces deux temps instrumentalisés que naît un véritable esprit de résistance.

De la mémoire des humiliations à celle de la victoire de la Grande Guerre

La mémoire des lois laïques, considérées comme autant de défaites par de nombreux catholiques, est particulièrement vivace chez les hommes d'âge mûr qui forment pour la plus grande part l'armature de la FNC. Ils situent la politique d'Edouard Herriot dans un temps plus long initié dans les années 1880 et dans lequel, c'est plutôt l'Union sacrée continuée dans le Bloc national qui fait figure de parenthèse. Leur président âgé de 73 ans, le général de Castelnau, appartient aux générations les plus anciennes du mouvement. Lors de la première assemblée générale de la FNC en février 1925, il veut rappeler le passé:

> «Pour mieux analyser et pénétrer la situation présente, il convient, semble-t-il, de jeter un rapide regard sur le passé et de saisir en un bref tableau la série des ruines progressivement accumulées dans le domaine religieux et familial depuis cinquante ans»[5].

Et le général de Castelnau d'évoquer «les démolisseurs» dont Jules Ferry, puis la laïcisation des écoles primaires, le démantèlement des écoles chrétiennes, l'interdiction des congrégations... Les adultes qui se mobilisent ont été marqués par le combisme; la rapidité et la virulence de leurs réactions s'expliquent en partie par un rejeu de mémoire et l'expérience de la guerre qui leur a donné la force et la certitude d'une légitimité qui leur avaient manqué jusque là.

[3] Circulaire Malvy, Ministre de l'Intérieur, du 2 août 1914 qui suspendait l'application du titre III de la loi de 1901 et autorisait donc religieux et religieuses à entrer sur le territoire national.

[4] cf. Corinne Bonafoux, *A la droite de Dieu, la Fédération nationale catholique, 1924–1944*, Paris, 2004.

[5] Discours du général de Castelnau aux états généraux de la FNC en avril 1925 à Paris. Papiers privés de Castelnau versés à l'Institut catholique de Toulouse, carton FNC 1 bis.

> «Dans cette lutte gigantesque où s'est joué le sort de notre pays, les catholiques n'ont, pas plus que d'autres certes, ménagé ni leur sang ni leur or. Si, à cette époque tragique, ils n'ont pas été considérés par les Pouvoirs publics, comme une quantité négligeable, ils n'entendent pas être aujourd'hui une quantité négligée, brimée, piétinée, assassinée»[6].

Le slogan de résistance le plus célèbre en 1924 est le fameux «Nous ne partirons pas» lancé par le jésuite Paul Doncoeur. Or cette phrase ne peut être comprise que par référence à une mémoire qui est celle de l'exil consécutif à 1901. Paul Doncoeur signifie de façon implicite «[cette fois], nous ne partirons pas». C'est justement, cette référence à un souvenir douloureux qui fait la force de cette injonction. Paul Doncoeur utilise pour la première fois cette expression dans une lettre écrite à Edouard Herriot en octobre 1924:

> «Alors, Monsieur Herriot a fait le grand geste d'ouvrir tout large les deux bras encore sanglants de la France et a donné à tous les misérables leur pardon. Par cette porte ouverte, on a voulu faire passer tous les coupables et tous les lâches, les insoumis, les déserteurs et les traîtres... S'ils reviennent pour servir et réparer, j'applaudis. Mais cette même porte ouverte aux frontières, le même M. Herriot, du haut de la tribune française, il nous la montre, pauvres bougres de religieux, rentrés le quatre août 1914 [...] En 1901, quand a été votée la loi infâme, j'étais tout jeune jésuite [...] J'ai vécu douze ans en exil. Mais le deux août 1914, j'étais à genoux chez mon supérieur, c'est demain la guerre, ma place est au feu. Nous avons aujourd'hui un peu plus de sang dans les veines, voyez-vous. Soldats de Verdun, nous avons appris ce que c'est que de s'accrocher à un terrain [...] Nous n'aurons pas peur des embusqués de la politique»[7].

Le P. Doncoeur n'avait pourtant pas imaginé que cette lettre aurait un impact aussi puissant comme l'indique son témoignage sur les circonstances de la rédaction:

> «Un jour, Jacques Péricard m'a demandé une sorte d'article en forme de cul-de-lampe, pour un bas de page dans l'*Almanach du Combattant*. En dix minutes, je lui ai composé, par manière de rire, une lettre ouverte au Président du Cartel des gauches. Je n'avais imaginé qu'on aurait fait un sort à cette lettre et que je me serais vu afficher tout vif sur les murs de tout le pays»[8].

Si la mémoire de la guerre a pour conséquence d'avoir rendu les catholiques plus combatifs, la référence à Verdun chez Paul Doncoeur contribue aussi à militariser le langage du militantisme. Le président de la FNC, général populaire de la Grande Guerre, se conçoit lui-même comme un chef à la tête d'une armée, et les métaphores militaires surabondent sous sa plume. Décrivant les militants catholiques de petites unions paroissiales, il écrit:

[6] Ibid.

[7] Lettre publiée dans *La Croix* du 30 octobre 1924 puis dans *l'Almanach du combattant* 1925 et diffusée sous forme d'affiche. Sur l'écho de cette lettre et le courrier reçu par Doncoeur, cf. thèse de Dominique Avon, Splendeur humaine et grandeur française par un christianisme intégral? Montpellier III, publiée sous le titre *Paul Doncoeur s.j., un croisé dans le siècle*, Paris, 2001.

[8] Témoignage non daté du père Doncoeur au père Butrille, ASJV, JDO, 52.

> «Comme ils ont fait pendant la guerre, ils tiennent les petits postes avancés ; petits groupes de combat, détachés du gros de la troupe et qui dans les paroisses les plus modestes, pourraient se croire isolés et perdus, s'ils ne songeaient à la grande armée dont ils sont en première ligne. Leur isolement n'est qu'apparent... Non la ligne est intacte et elle tient, le front reste inviolé»[9].

Les succès oratoires que remporte le général laissent penser que l'image d'une armée catholique plaisait à beaucoup d'adhérents dont il ne faut pas oublier qu'une large part est constituée d'anciens combattants et dont les cadres sont le plus souvent des officiers en retraite.

Si l'historien reconnaît à la guerre un rôle de réconciliation entre diverses familles politiques et culturelles, les acteurs y voyaient, non seulement une expérience d'Union sacrée, mais aussi l'apprentissage du combat. Les catholiques, mieux intégrés à la nation et ralliés pour nombre d'entre eux à la République, jugèrent la déclaration ministérielle d'Edouard Herriot inacceptable. Ils interprétèrent la politique du Cartel comme une résurgence du combisme et se réclamant des leçons du passé, ils décidèrent que cette fois, «ça ne passerait pas» dans une référence clairement assumée au «ils ne passeront pas» de Verdun.

Dans les années 1920 et surtout dans les années 1930, la mémoire de la Grande Guerre correspond à de nouveaux enjeux qui débouchent sur le nationalisme ou le pacifisme. L'attitude à tenir vis-à-vis de l'Allemagne dépend en partie de la lecture qui est faite de la guerre, juste ou injuste et de l'interprétation des responsabilités. François Mauriac a très bien caractérisé l'état d'esprit de la jeune génération dans l'entre-deux-guerres:

> «Eh bien! si ces garçons paraissent être fort divisés, en particulier au sujet du communisme, ils commencent tous ou presque tous par un acte de foi révolutionnaire et antimilitariste. On sent que cela précède chez eux la réflexion. C'est le mot d'ordre du jour, le mot de passe, si l'on veut être écouté... Il existe des mots interdits, des sentiments qu'il importe de cacher : tout ce qui concerne la patrie... Cette génération se sent coincée entre deux hécatombes, et celle qui n'est encore qu'une menace mais dont le cauchemar pèse sur eux, ils ne voudraient pas qu'un seul mot pût faire croire qu'ils l'acceptent d'avance, qu'ils s'y résignent. On sent qu'à leurs yeux, c'est être déjà complice du destin que de prévoir le pire et le croire possible»[10].

Finalement, le sentiment de l'inutile sacrifice est beaucoup plus fort chez les jeunes, y compris chez ceux qui n'ont pas connu la guerre, que chez les hommes plus mûrs, anciens combattants pour beaucoup.

La référence constante au passé pour louer un âge chrétien ou pour déplorer au contraire un siècle de laïcisation semble indiquer de la part de ces catholiques un rapport particulier au passé et à l'histoire. Il s'agit de préciser ce rapport au passé constitutif de toute culture politique.

[9] «Aux veilleurs des petits postes». *Bulletin officiel de la Fédération nationale catholique BOFNC* n 3, mai 1925.

[10] «Propos sur la guerre et la paix» *L'Echo de Paris,* 28 janvier 1933.

Rapports à l'histoire et à la mémoire?

La mémoire personnelle ou collective se réfère par définition à un passé maintenu vivant grâce à la transmission de génération en génération. Parmi ces catholiques «traditionalistes», la transmission de génération en génération apparaît comme un fait majeur de culture et d'identité. Sans rappeler ici l'abondante bibliographie concernant la définition de la tradition, nous rappellerons la définition du traditionalisme pour Georges Ballandier «Elle exprime la relation au passé et sa contrainte [...] Elle est un héritage qui définit et entretient un ordre, en effaçant l'action transformatrice du temps, en ne retenant que les moments fondateurs dont elle tire sa légitimité et sa force»[11]. Cet attachement à la transmission explique le surinvestissement des catholiques sur deux lieux de construction de mémoire, la famille et l'école.

On rappelle souvent à la FNC la tradition des Anciens pour lesquels, l'éducation, c'est la génération continuée. Le père n'est pas totalement père avant d'avoir gravé sa ressemblance spirituelle dans l'intelligence et le cœur de son rejeton. La famille est tout d'abord le lieu d'une transmission de la foi. Le Père Janvier, dominicain et aumônier du mouvement, témoigne de cette foi héritée:

> «Je dois aussi de chaudes actions de grâces [...] à mon père et à ma mère qui, bien qu'ils m'aient été enlevés à l'aurore de mon adolescence, ont gravé dans mon âme à peine ébauchée la foi dont ils avaient vécu et dans les clartés de laquelle ils sont morts doucement résignés et consolés»[12].

Le général de Castelnau lui-même utilise abondamment l'image d'enfants tétant avec le lait maternel l'amour de Dieu et celui de la patrie. Il se complaît dans les expressions de «foi du charbonnier», de «vieux catéchisme de nos pères». On peut penser que la plupart des catholiques conservateurs partageait avec leur vieux président une foi héritée. Sans conteste le premier rôle de la mémorisation au sein de la famille consiste à transmettre la foi et le patriotisme, puis de façon plus globale, les savoirs des générations antérieures.

Pour autant cet attachement donne-t-il à ces catholiques une idéologie passéiste, voire réactionnaire? On sait à quel point les théories du déclin ont été interprétées par les historiens comme le terreau majeur des idéologies nationalistes. Au-delà de son évidente diversité sémantique, quelques historiens proposent un ou des dénominateurs communs à tout nationalisme. Michel Winock oppose le nationalisme ouvert, issu de la philosophie des lumières au nationalisme fermé, «fondé sur une vision pessimiste de l'évolution historique, l'idée prévalente de la décadence et l'obsession de protéger, fortifier, immuniser l'identité collective contre tous les agents de corruption, vrais ou supposés, la menaçant»[13].

[11] Georges Balandier, *Le Désordre. Eloge du mouvement.* Cité par Danielle Hervieu-Léger, *La Religion pour mémoire*, Paris, 1993, p. 123.
[12] Janvier, *L'âme dominicaine*, Spes, 1933, T.3, p. 125 et tiré à part p. 9.
[13] Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, 1982. p. 7.

Raoul Girardet considère que le plus puissant dénominateur du nationalisme fermé est constitué par le mythe de la décadence[14] «nationalisme de droite, nationalisme conservateur, qui se révèle surtout comme une méditation sur la décadence».

Les exemples sont nombreux pour illustrer cette hantise de la mort et du déclin depuis Maurice Barrès, Charles Maurras, Georges Bernanos, Raoul Girardet, donne une image en creux du mythe de la décadence à travers l'étude de «l'âge d'or»[15]. Le thème de la décadence est peu présent dans la propagande officielle des catholiques conservateurs de la FNC, il ne fait jamais l'objet de journées d'études ou de cycles de conférences. D'autre part, il est assez largement étranger au comportement de son président. Un de ses premiers articles dans le Bulletin de la FNC exprime de façon très claire à la fois l'acceptation de l'époque dans laquelle il vit et sa foi dans l'action des hommes.

> «Nous ne croyons plus au ‹malheur des temps›, mais nous croyons au bonheur de vivre à l'époque où Dieu nous a fait naître et qui n'est pas plus mauvaise après tout que beaucoup d'autres, en un temps qui nous offrira assez d'occasions de lutter, de nous dépenser, pour que la victoire à laquelle nous croyons, soit un peu notre œuvre, beaucoup celle de Dieu, mais ne puisse pas en tout cas nous être attribuée comme le lot qu'un heureux hasard attribue au gagnant. Nous n'attendons pas un miracle, nous ne le demandons même pas; mais qu'il plaise à Dieu de nous donner la lumière pour connaître notre devoir, le courage pour l'accomplir et la sagesse pour discerner l'essentiel de l'accessoire, le solide de la chimère»[16].

Mais il n'empêche que le mythe de la décadence irrigue la culture politique d'une partie des orateurs des grands meetings catholiques. L'abbé Bergey, député de la Gironde et membre éminent de la DRAC, vitupère «cette époque où tout se vend et tout s'achète, où chacun industrialise sa conscience, sa parole, sa pensée, sa plume, son corps, sa famille, pour avoir de la fortune, des honneurs, du plaisir...» [17].

Il faut s'interroger sur la rareté du thème de la décadence dans le discours de la FNC que ses racines idéologiques semblent pourtant fortement prédisposer à ce type de perception. Il nous semble que trois facteurs ont largement contribué à immuniser une grande partie des catholiques français contre ce sentiment. Le premier réside dans la fierté de la victoire française en 1918, l'admiration du pays vainqueur, là où tant de Français ne voient que ruines et deuils. Antoine Prost a montré que le patriotisme claironnant n'a pas résisté à l'épreuve du feu à l'exception de quelques groupes et sensibilités, représentés notamment par

[14] Intervention de Raoul Girardet le 28.11.91 dans le séminaire de DEA sur le nationalisme dirigé par Serge Berstein et Pierre Milza. DEA, *histoire du XXe siècle* I.E.P. de Paris. Michel Winock fait de la décadence un thème important du nationalisme et y consacre un chapitre dans *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, 1982.

[15] Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*. Seuil, 1986, p. 97–139. Zeev Sternhell fédère sous le titre *L'éternel retour. Contre la démocratie, l'idéologie de la décadence* huit études sur plusieurs formes de rejets de la modernité, Paris, 1994.

[16] Le général de Castelnau, «Les temps nouveaux», *BOFNC*, mars-avril 1925.

[17] Discours de l'abbé Bergey, reproduit dans l'*Action catholique du Sud-Ouest,* 5.08.1924.

l'ouvrage «Debout les morts» de Jacques Péricard[18]. Il indique dans sa thèse des nuances entre les anciens combattants plus pacifistes à gauche, plus patriotes à droite. Il subsiste bel et bien un patriotisme revendiqué et on le trouve en grande partie à la FNC.

D'autre part, le souci de pragmatisme et d'efficience va à l'encontre d'un discours de déploration sur la décadence. Le général de Castelnau rappelle maintes fois qu'il ne s'agit pas de se lamenter mais d'agir. La FNC réellement engagée dans l'action a besoin d'espoir, celui de gagner les élections, de vaincre l'anticléricalisme, de promouvoir l'école libre. Elle n'est pas comme l'Action française, acculée à un espoir irréalisable, et de ce fait condamnée à une sempiternelle vitupération.

Prise dans une dynamique d'organisation et de combat, la FNC ne se laisse pas prendre aux séductions du mythe de la décadence. Le militantisme suppose une certaine foi dans la transformation de la situation existante. Toutefois, le jugement porté sur son époque est sévère et manifeste implicitement l'idée d'un déclin, essentiellement dans le domaine de la morale, mais ce déclin n'est pas continu ni irrémédiable. A ce stade intervient le troisième facteur qui est l'identité catholique. La FNC constate un «magnifique renouveau» du catholicisme en France, l'ampleur de ses manifestations durant les premières années, l'importance de ses effectifs en sont, à ses yeux, un exemple irréfutable. Elle voit aussi l'effervescence spirituelle, les succès des congrès eucharistiques, la mobilisation des jeunes catholiques et l'apostolat en milieu ouvrier. Elle souligne souvent que la situation est beaucoup plus favorable que quelques décennies auparavant, à l'époque du triomphe du positivisme puis de celui de l'anticléricalisme. Ces trois facteurs, une fierté patriotique qui survit à l'hécatombe de la Grande guerre, un parti pris d'action et de réformes par étapes progressives et enfin le sentiment d'un renouveau catholique ont très largement atténué chez ces catholiques nationalistes le mythe de la décadence.

Un autre rapport à l'histoire pour les catholiques résulte dans la part de liberté qu'ils pensent pouvoir y déployer. Les hommes sont-ils acteurs de leur histoire ou s'en remettent-ils à la providence? Les catholiques de l'entre-deux-guerres, très actifs dans le milieu associatif et le militantisme postulent une liberté de l'homme dans l'histoire et une part de responsabilité, même si toute action humaine reste subordonnée aux voies de la providence. Ils affirment l'utilité de la mémoire, ils revendiquent avoir su tirer les leçons d'un passé marqué d'échecs et de divisions devant les avancées du camp laïque.

La mémoire de la Grande Guerre ne brutalise pas la culture ou les comportements des catholiques[19] ni n'induit de comportements radicalement nouveaux, on peut toutefois noter trois strates d'intervention: l'expérience de la guerre a fait des catholiques des combattants qui mettent en œuvre un vocabulaire, des métaphores et des qualités d'endurance, de courage dans les combats politiques des

[18] Antoine Prost, *Les Anciens combattants et la société française 1914–1939*, Paris, 1977.

[19] Georges Mosse, *De la grande guerre au totalitarisme [Livre]: la brutalisation des sociétés européennes*; traduit de l'américain par Edith Magyar, Paris, 1999.

années 1920; la guerre et l'Union sacrée les ont réintégrés à la Nation et leur ont rendu une certaine fierté d'être catholiques; enfin, comme pour le reste des Français, elle joue de façon contradictoire dans l'engagement pacifiste ou nationaliste.

Dans tous les cas, il s'agit d'une mémoire revendiquée construite sur des témoignages en même temps que d'une mémoire-histoire polémique sur les causes et les responsabilités de la guerre, sur la justesse ou l'injustice du Traité de Versailles.

Mobilisation mémorielles dans les combats des catholiques français durant l'entre-deux-guerres

1 De la mémoire des humiliations à celle de la victoire de la Grande Guerre. 2 Rapports à l'histoire et à la mémoire.

La mémoire de la Grande Guerre ne brutalise pas la culture ou les comportements des catholiques français ni n'induit de comportements radicalement nouveaux. On peut toutefois noter trois types d'influence: l'expérience de la guerre a fait des catholiques des combattants qui font appel aux qualités d'endurance, de courage transposés aux combats et vocabulaire politiques; elle les réintègre à la Nation (fierté d'être catholique); enfin, comme pour le reste des Français la mémoire de guerre joue de façon contradictoire dans l'engagement pacifiste ou nationaliste.

Mobilisierung von Gedächtnis in den Kämpfen der französischen Katholiken der Zwischenkriegszeit

1. Von der Erinnerung an die Erniedrigung zu jener des Sieges des Ersten Weltkrieges. 2 Verhältnis zur Geschichte und Erinnerung.

Die Erinnerung an den Ersten Weltkrieg veränderte nicht die Kultur und die Verhaltensweisen der französischen Katholiken. Doch lassen sich drei Typen des Einflusses feststellen: Die Kriegserfahrung machte aus den Katholiken Kämpfer, die an Qualitäten des Durchhaltens und des Mutes appellierten, welche in die politische Semantik übertragen wurden; dadurch wurden sie in die Nation reintegriert und waren stolz darauf, Katholiken zu sein; und wie für die übrigen Franzosen wirkte sich die Kriegserinnerung in ambivalenter Weise auf das pazifistische oder nationalistische Engagement aus.

Mobilisation of memories in the conflicts of Catholics in inter-war France

1 From the memory of humiliations to that of the victory in the Great War. 2 Relation to history and to memory.

The memory of the Great War does not brutalize the culture or the behaviour of French Catholics, nor does it bring about radically new behaviours. However, three types of influence can be noted: The experience of the war made Catholics combatants who called on qualities of endurance and courage, transposed to political vocabulary; Catholics were reintegrated into the French nation (pride in Catholicism); finally, as for all the French people, the memory of the War played a contradictory role in pacifist and nationalist engagement.

Mots clés – Schlüsselbegriffe – Keywords

Mobilisation catholique, guerre de 1914–1918, Cartel des gauches, Fédération nationale catholique

Corinne Bonafoux, chargée de recherche à l'INRP